

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 19 (1881)  
**Heft:** 48  
  
**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186612>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

chaque petite fleur, et que par les beautés de la nature, elle rejette bien loin de notre pensée, les mesquineries, filles de nos misères et de nos faiblesses, auxquelles le coin du feu donne si facilement essor.

L. M.

On sait que le panorama de Genève, dont nous avons parlé précédemment, et qui attire chaque jour de nombreux visiteurs, représente l'entrée en Suisse, par les Verrières, de l'armée française en déroute, au milieu d'un paysage couvert de neige; le tout d'une saisissante vérité. L'illusion est complète; nous n'en voulons d'autre preuve que le fait suivant :

Un ouvrier menuisier, d'origine vaudoise, occupé dans le bâtiment, et qui n'avait pas encore vu le panorama, profita du moment où, entre jour et nuit, le public venait de se retirer, pour y jeter un coup d'œil. Il tomba dans un ébahissement si grand qu'un des employés du panorama, ayant des aptitudes toutes particulières pour la ventriloquie, s'empressa d'en user pour mystifier le pauvre garçon. Ce dernier entendant tout à coup appeler au secours, se dirigea du côté d'où venait la voix, en criant : « Où êtes-vous, répondez ? — Venez à moi ; je suis perdu dans les neiges, je m'enfonce..., je m'enfonce !... »

Et le brave ouvrier n'y voyant plus qu'à moitié, s'empressa d'aller chercher une lanterne. Le concierge, mis au courant de ce qui se passait, s'efforçait de calmer l'excès de zèle de notre sauveur, lorsque le ventriloque se présenta tout à coup, disant : « Que se passe-t-il ?... Je viens de rencontrer un individu sortant tout effrayé du panorama, et pas mal couvert de neige. »

— Bon ! dit le menuisier, de plus en plus mystifié, c'est lui, il a réussi à s'en sortir seul, tant mieux !

Et il souffla sa lanterne.

*Il faut être le compagnon et non le maître de sa femme.* — M. Quitard, l'auteur de l'intéressant Dictionnaire des Proverbes, explique ainsi celui-ci : Il faut que l'autorité du mari sur sa femme soit celle de la raison. Il doit être pour elle un guide bienveillant, non un dominateur tyrannique. On lit dans une interprétation talmudique du passage de la Genèse sur la création d'Eve : « Si Dieu eût voulu que la femme devint le chef de l'homme, il l'eût tirée de son cerveau ; s'il eût voulu qu'elle fût son esclave, il l'eût tirée de ses pieds. Il voulut qu'elle fut sa compagne et son égale, en conséquence il la tira de son côté. »

Saint-Thomas s'est exprimé à peu près dans les mêmes termes : « La femme, dit-il, n'a pas été créée de la tête de l'homme, afin que l'on sache qu'elle ne doit pas le dominer ; elle n'a pas été créée des pieds de l'homme, afin que l'on sache qu'elle ne doit pas être traitée comme sa servante et comme son esclave ; mais elle a été créée du côté de l'homme, du cœur même de l'homme, afin

que l'on sache qu'elle doit être aimée par lui, comme sa moitié et comme sa compagne. »

Les Arabes prétendent que Dieu ne voulut point tirer la femme de la tête de l'homme, de peur qu'elle ne fut coquette, ni de ses yeux, de peur qu'elle ne jouât de la prunelle, ni de ses oreilles, de peur qu'elle ne fut curieuse, ni de ses mains, afin qu'elle ne touchât point à tout, ni de ses pieds, afin qu'elle n'aimât pas trop à courir. Il la tira de la côte, de l'innocente côte d'Adam ; et, malgré tant de précautions, ajoutent-ils malicieusement, elle eut un peu de tous ces défauts à la fois.

**M<sup>me</sup> Judic.** — Lundi 28 novembre, à 8 h. du soir, grande fête au théâtre. Cette célèbre actrice, accompagnée d'une douzaine d'artistes de renom, tels que MM. Didier, Ed. Georges, Worms et M<sup>mes</sup> Kolh, Maurel, etc., nous donnera une *seule* représentation de la *Femme à papa*, opérette du Théâtre des Variétés, musique de Hervé. M<sup>me</sup> Judic jouera le rôle d'Anna qu'elle a créé à Paris et chantera, en outre, deux chansonnettes, qui comptent parmi ses nombreux triomphes.

Nous ne saurions trop engager tous les amateurs de l'art dramatique, de ne pas laisser échapper la bonne fortune qui leur est offerte d'entendre une artiste d'un aussi grand mérite, d'autant plus qu'il n'y a aucune chance d'avoir plus d'une représentation, l'itinéraire de M<sup>me</sup> Judic l'obligeant à jouer à Bâle le 29, à Strasbourg le 30, etc., etc.

Voici quelques détails biographiques donnés par Larousse : M<sup>me</sup> Judic (Anna Damiens) est née à Semur (Côte-d'Or), en 1850. Elle est petite nièce de M. Montigny, directeur du Gymnase. Cédant aux instances de M. Montigny, elle entra au Conservatoire, où elle eut pour maître Régnier, et, comme elle avait un goût très vif pour la musique, elle apprit le chant et le piano. En sortant de là, elle se maria, et, peu après, en 1867, elle fit ses débuts au Gymnase. L'année suivante, elle entra à l'Eldorado, dont son mari devint le régisseur général. Là, elle conquit aussitôt la faveur du public par la façon spirituelle et fine avec laquelle elle chanta une foule de chansonnettes dont elle fit le succès. Plus tard, elle entra à la Gaité, puis, en 1872, elle devint pensionnaire des Bouffes-Parisiens. Ce fut-là qu'elle remporta son premier grand succès, comme comédienne et comme chanteuse, dans la *Timbale d'argent*. A partir de ce moment, elle devint une des meilleures actrices de Paris et une des plus acclamées. Pendant ses vacances, elle parut avec éclat sur les théâtres de Bruxelles et de Londres ; et, en 1876, elle entra au théâtre des Variétés.

Un jour, une grande dame, qui posait pour libre-penseuse, discourait avec Brucker, le célèbre romancier, sur des sujets religieux, et ne pouvant plus rien répondre à son interlocuteur, elle finit par lui dire : « Eh bien ! soit, M. Brucker, je conviens qu'il y a du bon dans le dogme et dans la

morale catholiques; mais le culte ! Mais ces pratiques extérieures ! Comme c'est mesquin ! Avouez qu'il serait bien mieux de s'en passer. La religion y gagnerait beaucoup.

Brucker qui, jusque-là, s'était montré envers son interlocutrice de la plus exquise courtoisie, se lève, comme poussé par un ressort, la prend par la taille et lui dit :

— Ah ma grosse dondon, que tu as d'esprit !

— Monsieur, fit la dame indignée, en reculant de trois pas, pour qui me prenez-vous. Vous ignorez donc les premiers éléments de la politesse.

— Madame, lui répond Brucker, pardonnez-moi de n'avoir pas compris que vous exigiez pour vous un culte extérieur qui vous semblait tout à l'heure de si peu d'importance. Le culte extérieur chez les catholiques n'est autre chose que les formes de la politesse et du respect que l'homme doit rendre à Dieu.

### L'âmo dinsé.

Naquoué n'étai pas pipatson; mâ se ne fougâvê pas, nielliâvê tant mé, et sè tegnâi 'na tabatire adé plieinna d'Holande âo dè fin Maraco. On dzo que l'étâi z'u pè 'na fâire, l'allâ dinâ à n'on cabaret iô sè trovâ avoué on allemand, solet à 'na petita trabbia. N'étâi pas onco bin lo teimps dè la salarda; mâ tot parâi on lâo z'ein apportâ on petit saladier. L'allemand qu'avâi fort appétit et que ne fasâi què todrè et avalâ po ne rein paidrè dè sa porchon, vâi lo premi arrevâ ellia salarda, et l'allugâvê tant que pas petout l'est su la trabbia lâi vouidè tot lo pâivro dessus, po ein dégottâ Naquoué. Naquoué que ne s'étâi dza pas resservi d'épenatsès, dâo tant que sè redzoissâi dè medzi cauquîès folliès dè rampon, lâi fâ, tot furieux :

— Tsancro dè tadié ! quinnè manâirès est-te cein ?

— Oh ! c'est moi l'aimer comme ça ! repond l'allemand, que terivè dza lo saladier contrè li.

— Ah ! c'est vous l'aimer comme ça, eh bin atteind, tsaravouta !

Adon Naquoué soo sa tabatire, et devant que l'autro aussè pu sè servi onna fortsettâ de salarda, ye vouidè son Maraco permi cé rampon et sè met à remouâ avoué la coulhi et la fortsetta dzauna.

— Impécile ! se lâi fâ l'allemand, c'est ine gochonerie; on pé pli mancher.

— L'âmo dinsé ! lâi repond Naquoué, qu'étâi revenu tot dè bouna.

### On remachémeint bin mretâ.

On lulu qu'avâi bu on fort coup, fe reinmenâ pè dou citoyens qu'ein eurent pedi. Arrevâ à l'hotô dâo soulon, sa fenna lâo vint âovri, et quand lâi eurent reindu se n'homo, le lè remachâ bin adrâi, et mé que ne faillâi.

— Oh ! n'ia pas dè quiet tant remachâ, se front lè dou gaillâ, ébahi d'ouère ellia pernetta.

— Coumeint n'ia pas dè quiet ! se le repond; quand on dzo dè boutséri on vo z'apportè on bet

de sâocesse à grelli avoué trâi coutelettès. sarâite pas molhonéto dè ne pas derè grand maci ? Ora sta né que vo m'apportâ tota la bête, l'est bin lo mein que pouéssô fèrè dè vo remachâ.

### 3 Aux innocents les mains pleines.

Simon prit la porte et sa femme l'entendit chanter, à tue-tête, en descendant l'escalier et même tout un boui de la rue.

— Eh bien ! si ce que je lui dis ne lui fait pas plus d'effet que cela, ça va être du joli, d'ici à quelque temps, murmura Jeanne, attristée, en reprenant son ouvrage.

Après avoir demandé à Simon ce qui lui restait, de l'argent touché chez le patron, elle avait vu qu'il n'y en avait guère, pas même assez pour payer le boulanger.

Quant au reste de la dépense, c'était sur son gain tout seul qu'il le lui fallait prendre, et ce qu'une femme gagne, à tirer son aiguille, n'est pas bien lourd, surtout quand elle emploie une partie de sa journée à tenir son ménage bien propre, pour que l'homme se plaise chez lui et lorsqu'elle dépense encore quelques-unes de ses heures pour faire ses provisions et pour apprêter les repas.

Simon avait en effet une bien mauvaise habitude d'aimer si fort le cabaret.

— La forge donne soif, disait-il, quand son patron ou les autres personnes qui lui portaient de l'intérêt lui disaient, sous forme de plaisanterie, pour ne pas le fâcher :

— Savez-vous bien, Simon, que vous sifflez joliment le jus de la treille, depuis que vous ne tétèz plus.

Il s'était un peu privé d'aller au cabaret, pendant les premières semaines qui avaient suivi son mariage, mais l'attraction était trop grande, l'entraînement était trop vif, pour qu'il pût y résister longtemps. Aussi, peu à peu, en allant, en venant, il ne se rencontrait plus guère de *mastroquet* chez lequel il ne s'arrêtât : — un coup sur le pouce, sur le zinc, c'est vite fait ! on n'y perd pas son temps, quoique on y perde, tout à la fois, son estomac et son argent.

Jeanne n'avait pas fini de pleurer ! La pauvre en prenait l'habitude et les ouvriers du voisinage, ceux qui avaient été dédaignés par la jeune couturière, pour le beau forgeron, prenaient aussi leur revanche, un peu cruellement, par exemple.

— Eh bien ! disaient-ils à Jeanne, lorsqu'ils la rencontraient, nous vous trompons, nous étions jaloux de Simon ; Simon ne buvait pas, nous vous avertissions par malice !...

— Pas vrai, Jeanne, que vous auriez mieux fait de me prendre, lui disait chacun ; je ne dis pas que j'étais aussi beau que l'était votre mari, mais vous n'auriez pas aussi, sur les bras, un homme qu'il vous faut nourrir, car, pour sûr, à la façon dont il boit sa paye, Simon ne doit pas rapporter beaucoup de quoi manger chez lui.

Jeanne baissait le front, de grosses larmes remplissaient ses yeux et elle passait, en murmurant, à l'adresse de ses anciens adorateurs.

— Bast ! laissez donc, Simon est un assez habile ouvrier pour gagner deux journées, alors que vous avez bien de la peine à en faire sortir une chétive ; s'il en boit une il m'apporte l'autre, et je suis contente comme cela.

Jeanne voulait bien être malheureuse, puisque c'était un fait accompli et qu'elle n'y voyait plus de remède ; mais elle ne permettait pas aux autres de s'en apercevoir et d'appuyer le doigt sur sa douleur, pour la lui faire plus âprement sentir.

— Sans compter, disaient les gens qui la poursuivaient de leur pitié qui la blessait, qu'au train dont Simon y va, il se brûle le tempérament ; il va trembler sous peu, il a déjà les yeux injectés, ne voyez-vous pas que c'est à l'absinthe qu'il s'adonne ; sa raison n'y résistera pas